

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Numéro 65, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007769ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007769ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2011). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (65), v–viii.
<https://doi.org/10.7202/1007769ar>

Présentation

L'année 2011 restera marquante pour la Société des Dix. Le 75^e anniversaire de notre académie et plus précisément de la publication de nos *Cahiers* fut marqué en mars par une exposition au pavillon Jean-Charles-Bonenfant à la Bibliothèque de l'Université Laval. Plusieurs textes, photos et objets conservés aux Archives de l'Université Laval ont ainsi pu être présentés au public, lequel a pu découvrir l'histoire des Dix dont les activités et les champs de recherche, toujours axés sur l'Amérique française, ont évolué au rythme de l'historiographie et des sciences humaines.

Les Dix ont aussi accueilli en 2011 un nouveau membre, le professeur Louis-Georges Harvey, de l'Université Bishop de Lennoxville (Sherbrooke) qui a pris la relève de notre camarade Marcel Moussette, lequel s'est retiré du neuvième Fauteuil qu'il occupait depuis 1997. Louis-Georges Harvey est éminemment connu et apprécié pour ses travaux sur l'histoire sociale et politique du Bas-Canada. Il a, entre autres, publié en 2006 chez Boréal, un ouvrage remarquable : *Le printemps de l'Amérique française : américanité, anticolonialisme et républicanisme dans le discours politique québécois, 1805-1837*. Son expertise et la qualité de son écriture sont un gage d'excellence pour nos futures publications.

Fidèles à leur tradition, les Dix présentent cette année un panorama d'études développant plusieurs facettes et allant du XVII^e au XXI^e siècles. Denys Delâge pénètre au cœur des identités amérindiennes et canadienne-française pour voir comment l'acculturation des premiers colons de la Nouvelle-France et des premières nations amérindiennes a amorcé un « ensauvagement » des habitants et des coureurs des bois et a créé une politique d'alliances avec les Français. Cette rencontre particulière de civilisations a amorcé un métissage social que la Conquête a freiné en isolant les populations de la vallée du Saint-Laurent de celles, moins nombreuses, de la région des Grands Lacs et du Mississippi. La bataille pour la survivance a poussé les Canadiens à se distinguer des Amérindiens pour se valoriser aux yeux du Conquérant et pour justifier leur existence historique.

Bernard Andrès se questionne sur le sens que le gouvernement conservateur de Stephen Harper cherche à donner à la commémoration du bicentenaire de la Guerre de 1812. La reconstruction d'un passé militaire et royaliste visant à créer un creuset fondateur de l'identité canadienne autour de quelques personnages clés de cette période résiste mal à l'analyse et à la critique. Il en veut pour preuve un texte peu connu de Jacques Viger, érudit et collectionneur, premier maire de Montréal en 1833, qui, dans sa jeunesse, participa à cette guerre comme milicien. Ce texte de 1816, à forte charge symbolique, parle d'une « République des maringouins », laquelle pourrait bien être une allégorie du Bas-Canada. L'auteur nous en fait l'analyse, situe la source dans son contexte, en décode les sens possibles et le publie intégralement en annexe de son article. L'initiative est heureuse, car il y a bien peu de chance qu'on retrouve le texte de Viger dans une quelconque anthologie officielle sur la Guerre de 1812.

Pour sa part, Gilles Gallichan dresse un portrait de George Ramsay comte de Dalhousie, gouverneur britannique du Bas-Canada de 1820 à 1828 à travers sa bibliothèque personnelle. On a retrouvé dans les archives du gouverneur un catalogue de plusieurs centaines de livres qu'il possédait au château Saint-Louis en 1824. Cet « aveu d'âme » que représente une bibliothèque personnelle nous révèle un homme aimant les sciences naturelles, la géographie, ami des arts, fasciné par les États-Unis, mais aussi un aristocrate de haut rang, imprégné de valeurs de l'ancien régime, allergique à l'évolution démocratique de son siècle. Ami du romancier Walter Scott, il est aussi demeuré profondément attaché à son Écosse natale. L'examen de la bibliothèque du gouverneur permet d'en tracer un portrait nuancé qui éclaire son parcours et ses idées.

Dans son premier article publié dans nos *Cahiers*, Louis-Georges Harvey nous dévoile l'Irlande et les Irlandais tels que vus dans la presse anglophone du Bas-Canada dans les années 1820 et 1830. Le journal *The Irish Vindicator*, fondé à Montréal en 1828, associe le combat des Canadiens pour leur émancipation à celui des Irlandais. La presse coloniale tory probritannique cherche pour sa part à créer un antagonisme entre les Canadiens et les Irlandais sur une base linguistique et ethnique. Des Irlandais bas-canadiens comptent parmi les figures majeures du Parti patriote, en particulier Daniel Tracey, fondateur du *Vindicator*, élu député, peu de temps avant sa mort, lors d'une houleuse élection dans le quartier ouest de Montréal en 1832, et Edmund B. O'Callaghan, médecin, qui prit sa relève au journal et à la Chambre d'assemblée à Québec.

Yvan Lamonde nous révèle un aspect peu connu de la jeunesse du journaliste et polémiste Arthur Buies. Brouillé avec son père, Buies qui fut élevé par ses tantes Drapeau à Rimouski se rendit à 17 ans étudier en Irlande et en France. En

1860, à 20 ans, emporté par l'ardeur de sa jeunesse, il se joint aux chemises rouges de Garibaldi qui se battent pour l'indépendance et l'unité de l'Italie. À l'idéal romantique se joignent la camaraderie de la troupe, la découverte de la vie, des vins de Sicile, de la bonne table et des jolies femmes. En Italie, Buies a vidé plus de cartouches de vin que de poudre, mais l'expérience a forgé ses idées libérales et son engagement ultérieur auprès des « Rouges » de l'Institut canadien de Montréal y trouve une partie de son explication.

De son côté, Laurier Lacroix nous fait découvrir un aspect du caractère du peintre Antoine Plamondon. Grande figure de l'art canadien du XIX^e siècle, Plamondon a fait des études à Paris à l'époque du règne de Charles X et de la Révolution de 1830. Revenu au Bas-Canada, il ne fut pas seulement un artiste renommé, mais aussi un correspondant et un critique d'art peu complaisant. On peut suivre la pensée de l'artiste dans plusieurs journaux, notamment dans les pages du *Journal de Québec*, fondé par Joseph-Édouard Cauchon en 1842. Certaines de ses prises de position tiennent de la polémique et ses « victimes » pouvaient se plaindre de ses « fureurs jalouses ». Par ses attaques dans la presse, Plamondon cherchait à développer le regard critique du public devant des tableaux qui ne méritaient pas toujours les habituels éloges de courtoisie que l'on en faisait dans la presse.

Marie-Thérèse Lefebvre traite de la musique, des arts et du théâtre tels qu'ils étaient présentés sur les ondes de la radio québécoise de 1922 à 1939. La musique occupait une place de choix dans les premières années où la radio s'imposait comme média de masse. La station CKAC, la voix radiophonique du journal *La Presse*, diffuse des concerts, élargissant considérablement le public ayant accès à la musique classique. D'autres stations apparaissent bientôt et l'offre se diversifie. La programmation étatsunienne atteint aussi les antennes au Québec, mais un mouvement d'encouragement aux contenus et en faveur d'artistes canadiens se dessine dans les années 1930. La radio est aussi un véhicule pour les causeries et offre une nouvelle scène pour les radiothéâtres. La radio dessine une certaine modernité et une démocratisation des arts durant l'entre-deux-guerres, mais l'analyse des programmations radiophoniques montre l'importance de répondre aussi aux goûts du public et des commanditaires des stations.

Dans son article, Jocelyne Mathieu nous montre comment les magazines destinés au lectorat féminin au XX^e siècle ont contribué à définir la mode vestimentaire et domestique. Plus qu'un panorama stylistique, c'est l'évolution d'une esthétique définie par et pour les femmes qui se dessine dans les revues et périodiques du siècle dernier. Des magazines tels *Le Bulletin des agriculteurs*, *La Revue moderne*, *Châtelaine*, *DécorMag* et *Coup de pouce* pour ne nommer que ceux-là

ont habité l'univers de plusieurs générations de Québécoises. L'article nous présente les lectrices et l'importance que ces magazines ont eue dans leur vie quotidienne, professionnelle ou familiale. Les magazines par leurs contenus documentaires et les publicités qu'elles présentaient ont joué un rôle pédagogique. Ils ont favorisé divers apprentissages et développé le goût et la création.

Fernand Harvey poursuit l'analyse qu'il a amorcée dans *Les Cahiers des Dix* concernant l'histoire des politiques culturelles au Québec. Après ses articles consacrés aux ministres Athanase David (2003) et Georges-Émile Lapalme (2010), il se penche sur le rôle joué par Hector Perrier, secrétaire de la Province dans le cabinet Godbout, en matière d'éducation et de culture, entre 1940 et 1944. Au cours de son mandat, le ministre réussit à faire adopter une loi de l'instruction obligatoire par l'Assemblée législative. Il aura fallu toute l'habileté politique du ministre pour convaincre le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique de se prononcer en faveur du principe de l'instruction obligatoire ; ce que le Conseil avait toujours refusé par le passé. Dans le domaine culturel, Perrier fait aboutir le vieux projet d'un conservatoire public de musique, en plus de dénouer l'impasse qui persistait autour de la bibliothèque Saint-Sulpice, fermée au public depuis 1931. Le gouvernement procède, en effet, à son achat puis à sa réouverture en 1944.

Pour compléter ce 65^e numéro des Cahiers des Dix, Simon Langlois nous brosse un portrait de l'évolution des professions au Québec dans le dernier tiers du XX^e siècle. Les mutations de la société québécoise depuis les années 1960 ont modifié la composition des professions traditionnelles dites libérales, (avocats, notaires, médecins) et elles ont aussi élargi la typologie même des activités professionnelles. On parle désormais de 17 professions réparties en quatre secteurs : les professions libérales, les professions en sciences pures et appliquées, les professions en sciences sociales et les professions dans le domaine culturel et des communications. L'article nous éclaire sur la nouvelle réalité sociale des professions, sur le rôle des corporations et des associations professionnelles. L'évolution des spécialités, la formation universitaire élargie, le rôle des femmes dans le marché du travail, les nouveaux besoins sociaux et technologiques changent le paysage des métiers et des professions. Ce regard sur les dernières décennies reflète l'évolution du Québec tout entier.

Fernand Harvey
Secrétaire de la Société des Dix